

**BÂLE** Rencontre avec l'universitaire bâlois Robert Kopp

# « Se battre pour la présence du français »

L'écrivain, universitaire et éditeur Robert Kopp, président de la Société d'études françaises de Bâle qui fête son centenaire le 9 avril (DNA d'hier), se bat depuis toujours pour défendre la langue française chez nos voisins. Avec des difficultés certaines. Mais un grand optimisme. Il sera l'invité d'honneur du Forum du livre de Saint-Louis, dans deux semaines

**C'**est, pour Robert Kopp, un des grands combats de sa vie : la présence de la langue française à Bâle. Et force lui est de constater : « Ces 30 dernières années, le français est en régression. Il y a beaucoup d'outils, mais ils sont insuffisants. La première chose qu'il faudrait faire, c'est augmenter le nombre d'heures de français dans les écoles bâloises. Or, elles ont diminué de moitié dans les vingt dernières années. »

## « Mon plus grand échec »

Il rappelle : « Dans les années soixante-dix, le lycée durait huit ans. Le programme comportait huit heures de français par semaine. Sans oublier le latin, qui est un grand avantage pour la grammaire. Aujourd'hui, le lycée ne dure plus que quatre ans, le latin a quasi disparu, et certains jeunes peuvent faire leur année de maturité, la dernière, sans français... Ce qui est scandaleux. » Robert Kopp y voit « mon plus grand échec, au long d'une carrière de 40 ans, comme représentant de la civilisation et de la littérature françaises à Bâle. » Il n'a ainsi jamais pu créer de filière bilingue – il existe certes une école primaire, fondée au lendemain de la guerre franco-prussienne, que Robert

Kopp a d'ailleurs dirigée et fait profondément évoluer (en l'ouvrant notamment aux frontaliers), mais il n'a jamais réussi à greffer sur elle un collège puis un lycée, « comme c'est le cas à Zurich ».

## Plus de librairie française

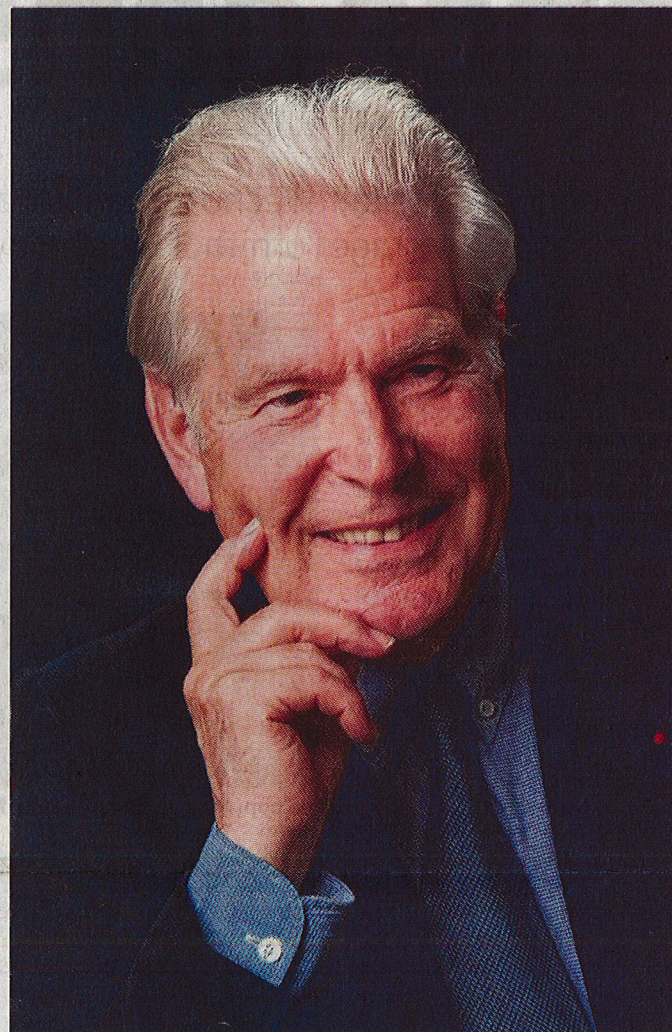
D'autres facteurs ont contribué au recul du français. Ainsi, indique Robert Kopp, « j'ai moi-même créé une Alliance française, parce que je pensais que la SEF, ce n'était pas assez. L'Alliance, à l'origine, donnait des cours de français, pour l'obtention des DELF et DALF (diplômes d'étude en langue française et approfondi en langue française). » Mais ces cours ont disparu – et les DELF et DALF sont désormais délivrés uniquement à Zurich. Une institution importante fait défaut chez nos voisins bâlois, remarque Robert Kopp : « Une librairie française... Il y a 20 ans encore, il y en avait trois : Payot, une à Schiffflände et une troisième spécialisée dans les beaux livres là où aujourd'hui se trouve Bider & Tanner. Elles ont toutes disparu. C'est aussi la faute des libraires ou des importateurs suisses qui calculent le taux de change de façon prohibitive... Acheter un livre en français à Saint-Louis, c'est 20 % moins cher. » Difficile de lutter...

## Spirale négative

Enfin, il pointe du doigt le recul du théâtre en français à Bâle, autre pilier de la présence linguistique. « Georges Delnon, ex-directeur du Theater Basel, était bilingue et a pu favoriser le théâtre en français. Mais on peut comprendre : il faut aussi remplir les salles. » École, associations, librairies, théâtre... Tout a contribué à réduire la présence française à Bâle, en une sorte de spirale négative. « Nietzsche se moquait dans une lettre de ces universitaires allemands qui ne connaissaient pas Le Rouge et le noir. Il ajoutait : "À Bâle, c'est comme si je me promenais dans une ville française." C'est bien loin... »

## « Générations de crétins »

Cela dit, il constate que « partout, les langues se sont dégradées. Le métissage, ce n'est pas grave. Mais il y a une absolue pauvreté chez les journalistes, les politiques. Ils disposent de 2000 mots, quand le Petit Robert comprend 80 000 entrées. Giraudoux est un auteur qui utilise 40 000 mots. Aujourd'hui, il est difficile à monter parce que les gens ne le comprennent plus. » C'est ce que Robert Kopp appelle « l'inculture ».



Robert Kopp est le président de la Société d'études françaises de Bâle. DR

Pour lui, « cela commence à l'école primaire. On a formé une ou deux générations de crétins parce qu'ils ne savent pas utiliser une conjonction. À l'école

primaire, pour la première rédaction de la semaine, mon maître avait une seule consigne : éviter la parataxe. Les accumulations de et puis, et puis,

et puis. » Et de vitupérer : « Aujourd'hui, je reçois des mémoires de maîtrise où il n'y a que de la parataxe. Or le raisonnement commence par une phrase subordonnée. Il n'y a pas de raisonnement en dehors de la langue... » Il estime : « Si on n'enseigne pas la langue avec un vocabulaire étendu, une syntaxe riche, on fabrique des crétins. Ça donne des consommateurs de télévision, supermarchés et parcs d'attractions, toutes formes de crétinisme contemporain. »

## Pour ne pas marcher à quatre pattes

L'école est donc la base pour acquérir une culture solide. Et la culture, « c'est d'abord la proximité. Il s'agit d'abord d'apprendre la langue du voisin. Pour Bâle, c'est donc le français. L'anglais est peut-être utile... Encore que l'utilité n'est pas un critère. Si c'était le critère, il faudrait apprendre aux élèves à conduire. Non. L'utile, on l'apprend de toute façon. Il faut apprendre à l'école ce qui est inutile. En fait, ce qui fait de nous des êtres humains. La musique, la littérature, le latin... C'est cela qu'il faut faire, pour ne pas marcher à quatre pattes... » Il conclut en expliquant qu'il refuse un nivellement par le bas. Il veut, au contraire, « l'élitisme pour tous. » ■

JEAN-CHRISTOPHE MEYER